

LA FIN

PREMIÈRE PARTIE

On s'imagine forcément que le jour qui marquera le grand bouleversement de notre vie sera gravé de façon exceptionnelle. Que les cloches se mettront à carillonner (ça, d'accord, cela devrait arriver tout à l'heure). Qu'il pourrait même y avoir quelques éclairs, voire un ou deux coups de tonnerre, non ? Je regardai par la fenêtre et ne vis rien d'autre qu'une lumineuse matinée d'automne, avec sa poignée de feuilles rousses soulevées par la brise, confettis ambrés traversant les airs.

Ma nervosité était palpable, mon estomac se retournait comme une crêpe. Mes mains tremblaient tellement que j'allais droit au fiasco avec mes crayons et mes pinceaux de maquillage bien alignés sur ma coiffeuse, tels des bistouris sur une table de chirurgien. Je souris à mon image dans la glace. *Pas si mal !* Après avoir respiré un bon coup, je tâchai de me détendre. Ça allait mieux. Bien sûr, c'était normal d'être dans cet état. Quelle femme n'aurait pas eu les nerfs à vif un jour comme celui-ci ? Un verre m'aurait aidée, mais je ne tenais pas vraiment à arriver à l'église avec l'haleine alcoolisée. Même si je savais qu'il aurait trouvé ça hilarant.

— Hors de question, décrétai-je à mon reflet.

Pendant que je me maquillais avec application, mon regard s'arrêta sur l'élégante robe pendue à la porte du placard, sous sa housse de protection. Dès l'instant où je l'avais repérée, j'avais su que c'était le choix idéal. Je tenais vraiment à avoir l'air très spéciale à ses yeux aujourd'hui. En dépit du fait qu'il se fichait de mon apparence... enfin, quand j'étais habillée. Promis, je serais impitoyable sur mon allure, tandis qu'une foule d'images suggestives et hautement inappropriées me venaient à l'esprit. Inappropriées... oui, c'était bien le mot !

Comme on frappait en bas, je me levai, mais je n'eus pas fait trois pas dans la pièce que j'entendis la porte s'ouvrir et un brouhaha de voix s'élever depuis le couloir du rez-de-chaussée. La maison était remplie de membres de la famille et d'amis, certains venant de loin pour être présents aujourd'hui ; il y avait donc bien assez de gens pour se charger de l'accueil. En fait, j'aurais bien voulu me préparer sans avoir à me soucier d'eux. Cela était-il ingrat de ma part ? C'était légitime, non ?

J'identifiai les voix de certains membres de la famille en train de se préparer dans les chambres à côté de la mienne, ce qui me donna l'impression que j'aurais déjà dû être habillée et fin prête. Si je ne me dépêchais pas, ils risquaient de partir sans moi ! Cette idée stupide m'amusa, et je me postai devant la fenêtre pour voir qui venait d'arriver. La camionnette blanche du fleuriste était garée devant chez nous, et nos commandes soigneusement portées à l'intérieur. Voilà, j'étais vraiment en retard, maintenant. Il me restait juste le temps de me coiffer et d'enfiler ma robe.

Longuement, je tergiversai sur les mérites d'une coiffure sophistiquée. Puis je songeai à ses mains glissant dans mes longues mèches brunes aux reflets auburn, qu'il

enroulait autour de ses doigts tels des rubans, pour m'attirer plus près de lui. Pas d'hésitation ! Il fallait les lâcher, qu'ils restent libres de tomber sur mes épaules, comme d'habitude. Avant de me débarrasser de mon peignoir de maquillage en soie, je me penchai vers la glace et soudain, j'écartai ma frange de mon front pour révéler la petite cicatrice encore visible au niveau de l'implantation des cheveux. Je passai le doigt sur ce léger relief de peau blanche et fermai un instant les yeux, en me rappelant dans quelles circonstances j'en avais hérité. Cette nuit-là nous avait marqués, et quand bien même j'étais la seule à en conserver une trace tangible sur le visage, pour nous tous, dès ce moment-là, plus rien n'avait jamais été comme avant. Tant de vies avaient été bouleversées, tant de destins réécrits.

Je laissai donc mes cheveux retomber naturellement, et le miroir renvoya le scintillement de la bague que je portais à l'annulaire, aussi vif que le passage d'une comète et baigné dans l'éclatant soleil d'automne. Évidemment, c'est une autre bague que je portais au même doigt le soir de l'accident, mais celle-là avait fini au fond d'un ravin. Longue histoire. C'était un problème, mais pas un problème aussi grave que de tomber amoureuse d'un mystérieux inconnu. J'avais pourtant lu tous les magazines et les bouquins spécialisés sur le mariage, et pas un seul n'avait prévu un cas aussi tordu. Que fait-on quand, à la veille de son mariage, on comprend que l'on aime deux hommes ?

LE COMMENCEMENT

1

En dépit de l'inévitable soupçon, c'est bien un cerf qui causa l'accident, et non les daïquiris ; quant à la conduite de Caroline, elle n'était en rien fautive, puisqu'elle n'avait pas bu autre chose que de la limonade de toute la soirée.

Dans la catégorie enterrement de vie de jeune fille, le mien s'est révélé très sage. Rien de vulgaire : ni strip-teaseurs, ni déguisements, ni délires d'ivrognes qui reviennent vous hanter plusieurs mois après. À vingt-sept ans, je devais me sentir un peu trop « mûre » pour le genre de nuits complètement folles dont j'étais pourtant spécialiste, du temps de la fac. Ce qui ne veut pas dire que ça n'a pas été génial ! On s'est offert, à une dizaine, une journée filles dans le spa d'un hôtel luxueux, et après s'être fait pomponner, masser et enduire de lotions jusqu'au dernier centimètre carré, on a migré vers le bar de l'hôtel qui (d'après sa carte) servait « les cocktails les plus réputés de Manhattan ». Je n'ai jamais mis les pieds à New York mais si c'est ce que sirotent les autochtones, cela mérite à coup sûr une petite visite un de ces jours.

Nous venions à peine de terminer la première tournée quand Sheila, ma presque belle-mère, se leva. Déçue, je protestai :

— Oh non, ne me dis pas que tu t'en vas déjà !

— Je suis obligée, répondit-elle avec un sourire navré. Le pauvre Dennis est resté seul toute la journée. J'ai réservé un taxi qui arrive dans quelques minutes.

Je me dirigeai vers elle et lui souris.

— Je vais te raccompagner, proposai-je en me frayant un chemin parmi un solide entrelacs de jambes et de sacs à main.

Mon bras fermement accroché au sien, nous traversâmes le bar en direction du hall de l'établissement. Sur le chemin, nous tombâmes sur Amy, ma fidèle amie, juchée sur l'un des hauts tabourets en acier poli, visiblement occupée à passer une nouvelle commande pour le groupe. Mais à son langage corporel et à son rire provocateur, je la soupçonnai d'espérer bien davantage qu'une tournée de daïquiris de la part du jeune et séduisant barman. Avec ses belles mèches blondes et ses dents impeccablement blanches – que je pouvais quasiment compter une par une dans le sourire ravageur qu'il lui adressait – il ressemblait plus à un chanteur de boys-band qu'à un serveur. Il me fit presque de la peine, comme on a de la peine pour un marlin juste avant de le voir pris dans un filet de pêche. Il l'ignorait encore, mais il n'avait aucune chance.

Après la pénombre du bar, l'éclairage aveuglant du grand hall me demanda un instant d'ajustement, et je sentis mes yeux s'humidifier quand nous franchîmes les portes à tambour.

— Merci mille fois d'avoir été là aujourd'hui, Sheila, lui dis-je avec sincérité.

Au départ, j'avais même été plutôt surprise que la

mère de Richard accepte mon invitation à se joindre à nous. Naturellement, pour moi, elle faisait déjà partie de la famille, et ce, bien longtemps avant qu'elle ne doive officiellement devenir ma belle-mère. Ma mère et elle étaient amies depuis des lustres, c'est d'ailleurs comme ça que Richard et moi nous étions rencontrés, alors que nous avions tout juste deux ans – ce dont je ne me rappelle pas vraiment.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde, répondit Sheila en m'attirant vers elle pour m'enlacer exactement comme le fait une maman.

Je sentis les larmes me monter aux yeux quand elle me dit doucement ce à quoi nous avions pensé toute la journée, l'une comme l'autre :

— C'est vraiment triste que ta mère n'ait pas été avec nous.

J'acquiesçai contre son épaule, enveloppée d'un nuage de Chanel N°5, redoutant d'entendre ma voix se briser si je lui répondais.

— Tout va bien se passer, Emma, tu vas voir, conclut-elle.

Je la regardai se diriger vers le taxi, puis me faire un signe d'au-revoir en s'engouffrant à l'intérieur, mais dès que la voiture quitta la bretelle privée de l'hôtel, mon sourire s'évanouit. Les paroles qu'elle venait de prononcer résonnaient en moi. Maman *aurait dû* être parmi nous aujourd'hui, à savourer les merveilleux soins du centre, à faire semblant d'être choquée par les noms audacieux des cocktails. Mes yeux se brouillèrent encore, et cette fois, cela n'avait rien à voir avec la luminosité.

À ce moment-là, la porte des toilettes pour dames s'ouvrit, et Caroline, ma troisième mousquetaire, m'aperçut en sortant. Elle traversa le hall à grandes enjambées, une expression inquiète sur le visage.

— Emma, qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-elle.

— Rien. Je disais juste au revoir à Sheila.

Le sourire dont je gratifiai Caroline dut être mi-figue mi-raisin, et dès qu'elle passa son bras sur mes épaules d'un geste réconfortant, je perdis ce qui me restait de contenance. Elle n'avait pas besoin que je lui explique pourquoi j'étais soudain submergée d'émotion. Sans le demander, elle savait... de la façon dont seule une meilleure amie sait, parce qu'elle vous connaît depuis toujours.

Avec douceur, elle m'attira dans le hall, puis en direction des toilettes. Le sanctuaire d'une femme en crise : les toilettes. Juste avant qu'on y entre, elle s'arrêta devant le bar, en attendant qu'Amy jette un coup d'œil de notre côté. Caroline lui lança alors un message muet, d'un vigoureux mouvement de la tête, et avec un regard explicite, pour me désigner. Un étranger aurait pris la pantomime pour une série de tics nerveux, mais aux yeux du dernier membre de notre trio, c'était aussi limpide qu'un appel lancé depuis un mégaphone à l'autre bout de la salle. Amy sauta vivement de son tabouret et quitta le barman sans se retourner.

Avec la même mine pleine de sympathie et de compréhension, elles m'écoutèrent leur raconter comment les mots de Sheila m'avaient bouleversée. Elles m'autorisèrent quelques larmes d'apitoiement avant de passer à l'action, tels des ouvriers chevronnés sur un chantier. Caroline tira une poignée de mouchoirs du distributeur mural chromé, pendant qu'Amy farfouillait dans son sac pour en sortir un mascara et un poudrier afin de rectifier le désastre.

Elles attendirent patiemment que j'aie réparé les dégâts, leur rafale de taquineries m'extirpant peu à peu de mon moment de mélancolie.

—Tu te sens mieux maintenant ? demanda Amy en me prenant brièvement dans ses bras, alors que je lui rendais sa trousse de maquillage.

Je hochai la tête et nous regardai, toutes les trois, dans le miroir. Les bras autour de ma taille, elles me rendaient un large sourire. Je connaissais Caroline depuis l'école primaire, Amy depuis presque aussi loin. Et bien que chacune ait suivi son propre chemin durant un certain temps, depuis l'année de mon retour à Hallingford, nous avions renoué le lien avec une telle facilité, comme si nous n'avions jamais été séparées.

Car c'était un lien profond, tangible, un lien pur et indestructible qui nous rattachait les unes aux autres, avec la même force que dans notre enfance. Je n'avais pas eu une seconde d'hésitation au moment de choisir mes deux demoiselles d'honneur. Elles avaient, pour ainsi dire, vingt ans d'entraînement derrière elles. Personne n'aurait pu me soutenir aussi bien qu'elles.

—Bon, on y retourne, maintenant ? demanda Amy avec fébrilité, visiblement impatiente de retrouver le bar.

Je savais que Caroline ne pourrait pas résister :

—Tu me parais bien pressée... ça n'aurait pas quelque chose à voir avec le beau mec qui nous sert les cocktails, par hasard ?

Amy lui décocha un coup d'œil malicieux.

—Peut-être. Je crois qu'il termine bientôt son service.

Caroline consulta sa montre avant de m'adresser un clin d'œil.

—Ça se comprend. Il n'a certainement pas envie de rester debout trop tard... On est en semaine, il a école demain.

—Mais non, on est samedi ! corrigea machinalement

Amy avant de comprendre et de railler, un sourire vexé aux lèvres : Ah, ah ! Très drôle.

Juste après minuit, la troupe décida qu'il était temps d'y aller. Certaines de mes invitées avaient un long trajet à faire avant de rentrer à la maison, et de toute façon je les reverrais deux semaines après, le jour de mon mariage. Je sentis un frisson familier me parcourir à cette pensée, un mélange de nervosité, d'excitation et... d'autre chose. Et je me remis à trembler dès que nous affrontâmes le froid de cette nuit de mars. Sur le parking de l'hôtel, je me recroquevillai en me frictionnant les bras pour lutter contre un vent mordant qui transperçait, acharné, le tissu trop fin de ma robe sans manches.

Caroline s'installa prestement au volant de sa voiture et mit le moteur en marche, pendant que j'embrassais avec un enthousiasme démesuré les filles qui avaient passé la journée avec moi. C'était un mélange éclectique de vieilles copines d'école ou de fac et de plus récentes relations de travail. Alors qu'au matin la plupart d'entre elles ne se connaissaient pas, elles étaient maintenant devenues de vraies amies. Bon, peut-être aussi que les cocktails avaient fait leur effet.

Dès que les derniers taxis et que les voitures conduites par les bonnes âmes restées sobres furent partis, je courus vers celle de Caroline, dont le moteur tournait toujours. Je m'aperçus qu'Amy s'était ruée, à l'avant, sur le siège passager. Elle se retourna pour me regarder quand j'ouvris la portière afin de me glisser sur la banquette, dans l'habitacle chaud et accueillant.

— Tu ne voulais pas ma place, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec toute l'innocence de son charme.

J'évaluai l'espace minuscule où caser mes jambes

derrière le siège de Caroline. Je ne suis pas une géante mais je dépassais Amy d'au moins quinze centimètres.

— C'est juste que je risque d'avoir le mal des transports si je m'installe à l'arrière, reprit-elle.

— Plus probablement le mal des daiquiris, objecta Caroline.

Après avoir éteint la lampe intérieure et attaché sa ceinture, elle nous adressa un sourire condescendant et ajouta :

— Il y a une surtaxe de trente livres pour celle qui vomit dans ma bagnole.

— Démarre, ordonna Amy avant de se retourner pour me souffler : C'est une vrai ronchon celle-là quand elle ne boit pas un verre !

Il y avait trois quarts d'heure de route pour rejoindre la petite ville où j'ai grandi. La ville dont je me suis échappée avec bonheur pour aller à l'université, et où je ne pensais jamais revenir, après avoir décroché mon premier boulot à Londres. Un an plus tôt, je n'avais pourtant pas eu d'autre choix que de m'y réinstaller.

Les routes de campagne que nous suivions étaient plutôt désertes, alors qu'il n'était pas encore très tard. Elles me frappent encore par leur contraste avec le brouhaha continu du trafic que j'entendais en bas de ma rue, depuis mon petit appartement londonien, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Fille de la campagne, je m'étais métamorphosée en authentique urbaine épanouie.

Une pluie fine était tombée un peu plus tôt dans la soirée et grâce au halo des phares, je discernais le reflet brillant d'un début de gel sur le bitume. Nous étions début mars, mais c'était comme si l'hiver battait son plein. J'espérais que le temps allait se réchauffer avant mon mariage, sinon je serais obligée de porter un Thermolactyl sous ma robe bustier.

À l'avant, les filles débattaient. Il s'agissait de savoir si Amy avait commis une erreur en donnant son numéro de téléphone au barman. Inutile de dire laquelle pensait que c'était une mauvaise idée. Caroline était heureuse en ménage avec Nick depuis... oh, on aurait pu croire que c'était depuis toujours, et je savais que, parfois, elle jetait un regard sévère sur les amours beaucoup plus aventureuses d'Amy. Ma relation avec Richard convenait mieux au goût de Caro. Adolescents, nous avons été amoureux, puis séparés des années durant, avant de nous retrouver dans la joie et de nous fiancer. « Un véritable modèle de roman d'amour » affirmait-elle.

— N'importe quel homme, enfin, gamin plutôt, qui passe la soirée entière à essayer de lorgner dans ton décolleté ne mérite pas de récupérer ton numéro, déclara Caroline d'un ton cinglant.

Je me mis à pouffer, mais il fallait reconnaître que le barman avait bel et bien consacré un temps fou à parler à Amy les yeux rivés sur sa poitrine et non sur son visage.

— Je ne me sens pas bien, geignit Amy d'une voix penaude.

— C'est l'humiliation ? demandai-je, moqueuse.

Pour toute réponse, Amy lâcha une plainte plus sonore.

Caroline jeta un coup d'œil dans sa direction. Même dans l'obscurité de l'habitacle, sur une route sans éclairage, il était évident que la prédiction en forme de boutade de Caroline allait se réaliser.

— Bon sang Amy, tiens bon, je vais m'arrêter dans une seconde. La route est trop étroite ici.

— Non, ça ne peut pas attendre, répliqua Amy avec un hoquet de régurgitation assez déplaisant.

— Il y a un sac en plastique par terre, à tes pieds, indiqua Caroline.

Ce fut le dernier moment normal que nous partageâmes toutes les trois.

Après, tout se passa trop vite et trop lentement, les deux à la fois. Avant même que je n'aie le temps de lui dire de ne pas faire ça, Amy défit sa ceinture pour ramasser le sac. Caroline, dont l'attention allait alternativement de la route à notre amie sur le point de vomir, prit un virage serré et là, juste devant nous, dans le double rai de lumière des phares, se tenait un cerf – en plein milieu de la route.

L'une d'entre nous cria un gros mot, peut-être moi, mais la voix se fondit dans le crissement suraigu du caoutchouc, tant Caroline enfonçait la pédale de frein et manœuvrait le volant afin d'éviter l'animal qui, malgré notre approche, restait planté sur la ligne blanche, comme s'il n'était pas pressé de prendre la fuite. Peut-être que cela se passe comme ça aussi chez les animaux, à l'instant fatal qui précède l'accident. À cet instant où l'on a l'impression d'avoir l'éternité devant soi pour comprendre très exactement ce qui est en train d'arriver. L'éternité pour y réfléchir, faire quelque chose ou ne rien faire et attendre l'impact. C'est précisément ce que j'avais ressenti.

J'ai vu Amy se redresser sur son siège, et son expression malade avait radicalement changé... J'ai vu le cerf grandir et grandir encore devant nous... puis ma vision de l'animal a soudain été remplacée par celle d'un talus escarpé, un haut talus d'herbes qui courait le long de la route... Un talus vers lequel nous foncions beaucoup trop vite.

Quand nous l'avons heurté, tout s'est accéléré. Sous la violence du choc, la voiture a fait un bond de côté, menaçant de se renverser, et Caroline avait beau tenter frénétiquement de nous ramener sur le bitume, il était

impossible d'éviter de basculer. J'ai senti ma ceinture lacérer ma chair en travers de mon corps, alors que j'étais projetée violemment vers l'avant, puis à l'arrière de mon siège. J'ai entendu le boum de l'explosion précédant de peu le chuintement vif d'un airbag qui se gonfle, lequel occulta tout d'un coup ma vision sur la moitié du pare-brise. Mais la voiture de Caroline était un vieux modèle, la protection n'était prévue que pour le conducteur, et au cours de ces infimes fractions de seconde, alors que je fermais les yeux de terreur, c'est arrivé. Quand je les ai rouverts, Amy avait disparu.

Et ce n'était pas fini. Comme dans un cauchemar dont on ne peut pas se réveiller, j'ai senti la voiture se soulever et chavirer. La minute d'avant, la route était encore sous nos pneus ; celle d'après, le véhicule tournoyait sur son toit, hors de contrôle, dans une nuée d'étincelles, un crépitement orange. Le frottement du métal contre la chaussée était assourdissant, et il ne cessa qu'au dernier instant, lorsque la voiture quitta enfin la surface verglacée pour aller s'écraser par l'arrière dans le ravin, de l'autre côté de la route.

Je ne perdis pas conscience, et je ne sais toujours pas si ce fut ou non une chance. Je sentais une douleur brûlante me lacérer la tête, là où un morceau de métal qui, à l'origine, était le toit de la voiture, m'avait déchiré le haut du front. La voiture... Nous étions comprimées dedans, comme pressées dans une cannette écrasée après usage. Nous étions si bien enfoncées dans le ravin que, de part et d'autre, je ne voyais rien que d'épais murs de terre et de racines emberlificotées. En fait il était quasiment impossible de discerner quoi que ce soit, car le seul phare qui fonctionnait encore – Dieu sait comment – était situé à